

« redoute avec ces chariots, car l'ennemi est en force; mais le  
« général C\*\*\* va vous faire soutenir. — Colonel, lui dis-je, vous  
« êtes grièvement blessé? — Perdu, mon cher, mais la redoute  
« est prise. »

## MÉRY.

### LE PONT DU GARD.

En visitant les villes antiques on rencontre des monuments antiques, c'est dans l'ordre; on s'attend à les y voir. Les Romains, ces grands politiques, construisaient des amphithéâtres pour amuser les peuples vaincus; ces peuples échangeaient leur liberté contre les jeux du cirque, et ils croyaient gagner à ce trafic. On voit aussi des temples dans ces mêmes villes, les Romains en bâtissaient partout. C'est donc sans étonnement qu'on trouve au milieu de nos rues modernes, et parmi les cartonnages de nos petits édifices, ces magnifiques débris séculaires, œuvres immortelles d'un peuple mort. Mais là, devant le pont du Gard, c'est à être foudroyé de surprise : vous marchez dans un désert où rien ne vous rappelle l'homme; la culture a disparu : ce sont des ravins, des bruyères, des blocs de rochers, des touffes de joncs, des chênes amoncelés, un torrent qui passe, une grève mélancolique, des montagnes sauvages, un silence de Thébaïde, et du milieu de ce paysage jaillit la plus magnifique chose que la civilisation ait faite pour la gloire des beaux-arts. L'apparente futilité du but rehausse encore le prodige du moyen : il s'agissait simplement de donner un supplément d'eau à une ville où déjà l'eau abondait; eh bien! pour arrondir une veine aérienne à une petite source, les Romains ont pris une montagne, ils l'ont fait fondre sous leurs sueurs, et l'ont façonnée en triples rangées d'arcades, avec un génie d'architecture mêlé de grâce incomparable et de majestueuse solidité. Quel pont avait servi de modèle à ce pont? Aucun; ce fut une création. Rome imitait les Grecs pour les ouvrages à dentelles; mais quand elle se donnait la peine de créer, elle empreignait son œuvre d'un caractère spécial



qui ressemble au sceau de l'éternité. Ainsi fit-elle pour le pont du Gard. Ne sachant où copier, elle inventa; sans devis préalable soumis aux édiles, sans hésitation. Avait-elle le temps d'hésiter? Son laborieux génie improvisait les merveilles; en courant dans ses provinces, il n'était pas de montagnes à qui elle ne demandât la moitié de ses pierres pour s'adoucir une grande route, se décerner des arcs-de-triomphe, se bâtir des pavillons de repos. Et de quel cœur les nobles enfants de Rome se mettaient à l'ouvrage! Un poète nous a révélé en trois mots tout le secret de cette opiniâtre constance des légionnaires romains, de leur ferveur incomparable au soleil du chantier :

Vincit amor patriæ.

Chaque soldat sacrifiait à Rome ce contingent de gloire qui lui revenait pour une œuvre accomplie; c'était une abnégation universelle, un patriotisme modeste qui se concentraient dans ce seul mot : Rome. Ils apportaient tous leur grain de pierre au monument, en pensant à l'honneur qui devait rejaillir sur la cité capitoline; ils jouissaient de l'admiration que la merveille bâtie excitait chez les peuples vaincus. La construction d'un édifice colossal était aussi fructueuse à Rome que la magie d'une victoire : il n'était pas un de ses soldats qui ne se recueillit au chantier pour écouter ce cri de stupeur que le siècle futur pousserait devant les œuvres de Rome; et cet éloge lointain embaumait leurs sueurs; on ne gravait point sur les dalles les numéros des légions qui les avaient équarries; c'était Rome qui faisait tout. Le pont du Gard n'est pas signé; dites-nous le nom de l'architecte? c'est Rome qui l'a bâti.

Je tourbillonnais dans ce nuage de réflexions en tenant mes yeux collés sur l'édifice; nous en étions à cinquante pas, et nous n'osions avancer davantage de peur de perdre les émotions présentes et d'en trouver d'autres moins douces en touchant le pont de nos mains. Je brûlais pourtant de l'embrasser sur toutes ses faces, comme on fait de toute chose aimée; je gravis le sentier qui conduit au second portique, et la première arcade où je me noyai me parut jaillir des pieds, comme une fusée que je suivis dans l'air et qui tomba bien loin. Nous escaladâmes la montagne pour nous mettre à niveau du sommet du pont, et bientôt nous nageâmes en plein air,



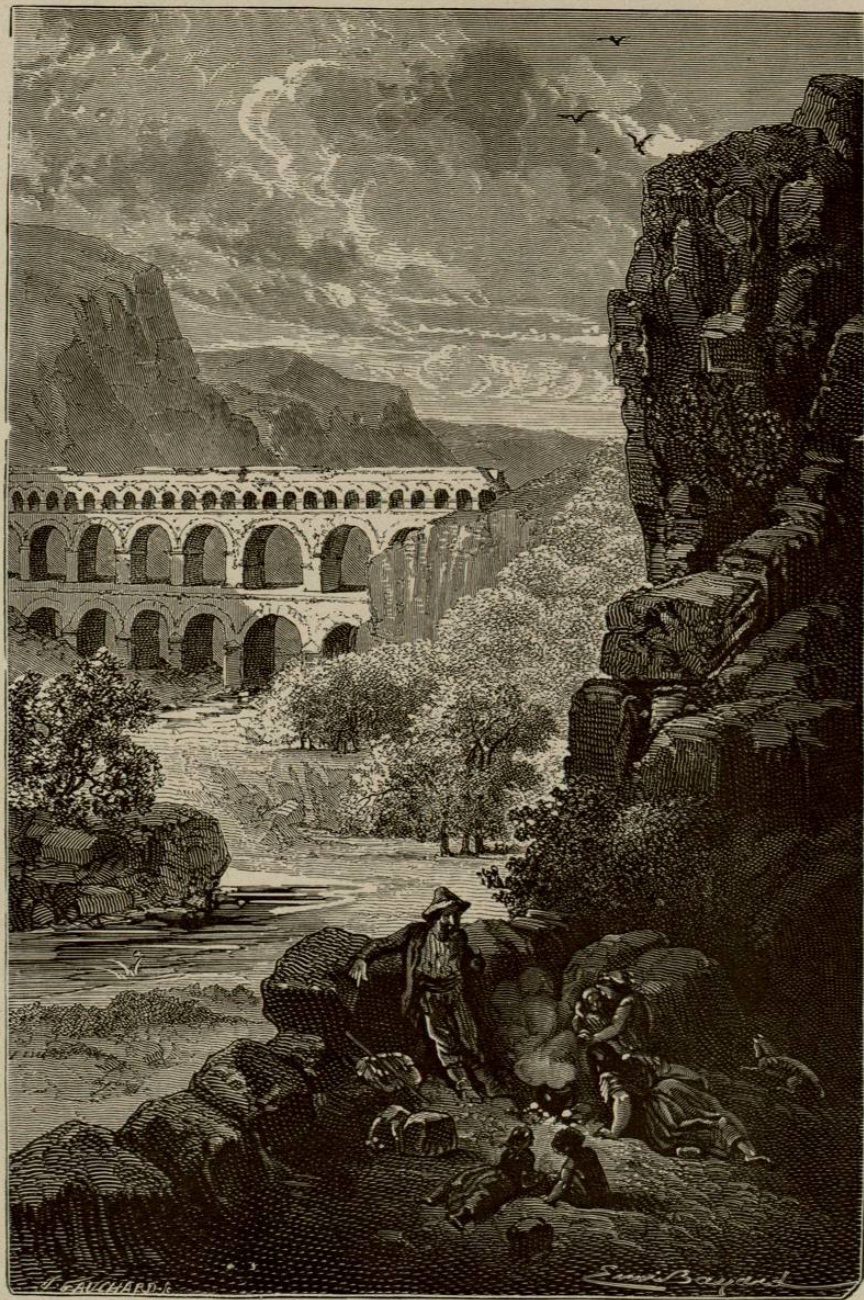
Le pont du Gard. (Méry.)



qui ressemble au sceau de l'éternité. Ainsi fit-elle pour le pont du Gard. Ne sachant où copier, elle inventa; sans devis préalable soumis aux édiles, sans hésitation. Avait-elle le temps d'hésiter? Son laborieux génie improvisait les merveilles; en courant dans ses provinces, il n'était pas de montagnes à qui elle ne demandât le socle de ses pierres pour s'adonner une grande route, se dévouer aux arcs-de-triomphe, se bâtir des pavillons de repos. Et de quel cœur les nobles enfants de Rome se mettoient à l'ouvrage! Les peuples nous a révélé en trois siècles le secret de cette opiniâtre construction des légions romaines, de leur ferceur incomparable et de leur dévouement.

Le pont du Gard est un monument de gloire qui lui rappelle son abnégation universelle. Les travaux qui se concentraient dans ce seul monument, les travaux de son grand grain de pierre au monument de Rome, se devant rejallir sur la cité capitale. La merveille bâtie excitait l'admiration, et l'édifice colossal était le témoignage d'une victoire; il n'était pas de Rome qui ne se glorifiait en montrant ce pont du Gard que le même jour se glorifiait devant les œuvres de Rome, et son orgueil s'abaissait à Rome même, car ne gravait pas sur les dalles les noms des généraux qui avaient égaré Rome, mais Rome qui faisait Rome. Le pont du Gard n'est pas signé; mais Rome, le pont du Gard, c'est Rome qui l'a bâti.

Je me souviens d'un jour de réflexions en levant mes yeux sur le pont du Gard, à cinquante pas, et nous n'osions marcher sur le pont de peur de perdre les émotions présentes et d'en perdre d'autres encore en touchant le pont de nos mains. Je me souviens de l'embrasser sur toutes ses faces, comme on embrasse une chose aimée, et que le sentier qui conduit au second pont, et la première corde au premier pont me parut plus douce, comme une fosse que je sentis dans l'air et qui retomba dans l'eau. Nous escaladâmes la montagne pour nous mettre à niveau de l'autre pont, et bientôt nous étions en plein air,



Le pont du Gard. (MÉRY.)



l'aqueduc sous nos pieds, passant d'une montagne à l'autre, comme la source tarie, suspendue entre un double précipice d'arcades à pic. Nos yeux plongeaient sur un horizon immense : c'était glorieux pour nous à voir se rapetisser les œuvres de la nature du haut d'un piédestal créé par l'homme. Tout, au bas, me paraissait nain en courant sur cette ligne horizontale jetée entre deux montagnes comme un trait d'union. Là, quelques vestiges de ruines trahissent le passage du peuple ravageur ; cette fois le Sarrasin y a perdu ses griffes ; la tête du monument n'a reçu qu'une égratignure ; c'est imperceptible sur un si grand corps.

Nous descendimes du côté opposé, dans la forêt de chênes, pour jouir de quelque aspect nouveau. Cette fois ce fut mieux que de la surprise ; vous le dirai-je ? depuis deux heures nous étions avec le pont du Gard, et... nous ne l'avions pas vu !

C'est dans cette autre face qu'il est lui, qu'il est le monument romain, qu'il s'épanouit dans toute sa radieuse éternité ! Les siècles ont créé une teinte exprès pour cette face. Quinze cents fois le soleil d'été a incrusté des couches d'or sur ces pierres, et ni les pluies de l'hiver, ni les brumes du fleuve, rien n'a pu détacher cet éblouissant vernis de points lumineux, ce voile oriental tissu de rayons. Pour le voir en artiste de ce côté, il faut se laisser tomber, par les broussailles, sur le lit de sable que le Gard prépare au voyageur ; il faut se coucher sur ce duvet d'argent, aux plaintes du fleuve ; aux chants d'oiseaux inconnus, aux roulades du vent qui fait entre-choquer les glands et les feuilles des chênes druidiques ; c'est comme une sauvage ouverture de Weber qui prélude à quelque inattendue apparition. On ouvre alors ses yeux à la merveille qui ne pose que pour vous, et l'on se replonge encore dans l'abîme d'une pensée avec une pluie de lumière sur le visage, le fleuve à l'oreille, les bois partout, et devant trois rangs d'arcs-de-triomphe qui découpent au ciel des portiques en plein azur. C'est le paysage le plus grand, le plus complet qui soit au monde ; car où retrouverait-on cet heureux concours d'accidents, cette harmonieuse combinaison du travail de l'homme avec le travail de Dieu ? tout cela si bien arrangé fortuitement ou par calcul du génie romain, qu'on ne suppose pas d'époque où l'aqueduc manquait à ce paysage ; on se dit que tout ce délicieux ensemble remonte aux



jours primitifs de la création. De ces pensées qui fatiguent on retombe, par délassement, sur quelque détail frivole avec lequel l'esprit rêveur badine : c'est un figuier sauvage qu'on se plaît à regarder s'élançant d'une arcade comme d'une roche, et qui fait tomber en pluie la poussière romaine avec ses âpres feuilles larges comme des mains : c'est une tige de chêne suspendue à la voûte comme une couronne murale : c'est un oiseau qui se précipite de l'aqueduc desséché pour s'abreuver au fleuve : c'est un vieux bûcheron qui passe depuis soixante ans sur ce pont sans l'avoir examiné une seule fois, et qui nous humilie de son sourire moqueur, nous insensés venus de la ville pour visiter un aqueduc sans eau. Eh ! qui sait après tout si ce n'est pas ce bûcheron qui pense et voit juste ; si notre admiration n'est pas de la folie, si son insouciance n'est pas de la raison ?

## JULES MICHELET.

### DÉCOUVERTE DES TROIS OcéANS.

Qui a ouvert aux hommes la grande navigation ? qui révéla la mer, en marqua les zones et les voies ? Enfin, qui découvrit le globe ? la baleine et le baleinier.

Tout cela bien avant Colomb et les fameux chercheurs d'or, qui eurent toute la gloire, retrouvant à grand bruit ce qu'avaient trouvé les pêcheurs.

La traversée de l'Océan, que l'on célébra tant au quinzième siècle, s'était faite souvent par le passage étroit d'Islande en Groënland, et même par le large, car les Basques allaient à Terre-Neuve. Le moindre danger était la traversée pour des gens qui cherchaient au bout du monde ce suprême danger, le duel avec la baleine. S'en aller dans les mers du Nord, se prendre corps à corps avec la montagne vivante, en pleine nuit, et, on peut le dire, en plein naufrage, le pied sur elle et le gouffre dessous, ceux qui faisaient cela étaient assez trempés de cœur pour prendre en grande insouciance les événements ordinaires de la mer.

Noble guerre, grande école de courage. Cette pêche n'était pas comme aujourd'hui un carnage facile qui se fait prudemment de loin avec une machine : on frappait de sa main, on risquait vie pour vie. On tuait peu de baleines, mais on gagnait infiniment en habileté maritime, en patience, en sagacité, en intrépidité. On rapportait moins d'huile et plus de gloire.

Chaque nation se montrait là dans son génie particulier. On les reconnaissait à leurs allures. Il y a cent formes de courage, et leurs variétés graduées étaient comme une gamme héroïque. Au Nord, les Scandinaves, les races rousses (de la Norvège en Flandre), leur